



SORBONNE UNIVERSITÉ

ÉCOLE DOCTORALE VI

Laboratoire de recherche André Chastel

T H È S E

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ SORBONNE UNIVERSITÉ

Discipline : Histoire de l'Art

Présentée et soutenue par :

Yves-Marie ROCHER

le 8 décembre 2018

**Le musée de l'Armée et ses collections sous la
Troisième République**

Sous la direction de :

M. Barthélémy JOBERT – Professeur, Sorbonne Université

Membres du jury :

M. Jean-François CHANET – Professeur, Centre d'histoire de Sciences Po

M. François ROBICHON – Professeur, Université de Lille

M. Olivier FORCADE – Professeur, Sorbonne Université

M. Olivier RENAUDEAU – Conservateur du Patrimoine, Musée de l'Armée

Position de thèse

Le musée de l'Armée, créé par décret du ministère de la Guerre le 26 juillet 1905, naît alors que l'Armée française connaît un âge d'or dans sa relation avec la population française nourrie de l'esprit de Revanche qui précède le premier conflit mondial. Sa vocation est alors avant tout pédagogique, il s'agit là d'instruire la population aux hauts faits de son histoire militaire jusqu'à la plus récente afin d'insuffler l'esprit de Défense aux visiteurs.

Administré par le ministère de la Guerre, dirigé par des officiers, l'établissement pourrait être vu comme un instrument de promotion des forces. Ses vocations mémorielles et pédagogiques misent en avant durant toute la période qui nous intéresse vont dans ce sens. Pour autant, résumer l'établissement à sa fonction mémorielle voire propagandiste, c'est faire l'impasse sur une collection exceptionnelle fruit d'un intérêt réel du personnel de conservation pour son sujet et la connaissance historique des objets qu'il présente. En effet, bien qu'étant rattaché au ministère de la Guerre, celui-ci n'investit que peu dans le musée, notamment après la Guerre. Si dans les discours, en particulier dans les premières années, la notion de propagande est sensible, la réalité du travail de muséographie et d'acquisition montre un intérêt plus porté sur la typologie des pièces. Cette double lecture s'explique en partie par l'origine des collections, issues de deux musées au parcours et aux propos distincts. La redécouverte des correspondances des directeurs de la période et des comptes-rendus des conseils scientifiques a permis en outre de mieux percevoir ce travail masqué des conservateurs qui n'apparaît au public qu'après l'autonomie financière de l'établissement obtenue en 1928.

La plus ancienne des collections constituant le musée de l'Armée est celle du musée d'Artillerie. Cet établissement créé durant la période révolutionnaire dispose lors de son installation dans l'Hôtel des Invalides en 1871, d'un ensemble de pièces tout à fait exceptionnel. Il conserve en particulier les armes et armures provenant du Garde meuble et du cabinet royal, dispersées au cours du XIXe siècle. A l'inverse des collections similaires en Europe conservées dans leurs arsenaux d'origine, les armes du Roi de France peinèrent à trouver un lieu d'accueil et ce fut le musée d'Artillerie. De même, l'établissement se distingue des autres musées militaires par une volonté universaliste de ses collections qui regroupent des armes préhistoriques, antiques ou des pièces venues de tous les continents. Cette recherche se fait en prise avec l'actualité des connaissances archéologiques et

ethnographiques du temps. Le musée d'Artillerie est avant tout un musée pédagogique à destination des officiers artilleurs. Il présente ainsi un ensemble de petits modèles d'artillerie couvrant un champ chronologique s'étendant de l'antiquité à la période contemporaine. Ainsi, à l'image des arts et métiers, l'établissement s'apparente plus à un conservatoire destiné à une élite. Pour autant il s'ouvre au public progressivement à partir de la seconde moitié du XIXe siècle.

L'Exposition universelle de 1889, en proposant une exposition sur l'histoire militaire va révéler un intérêt du public pour le sujet. Symptomatique de la bonne image de l'armée au début de la Troisième République, ce succès sert d'argument à un groupe d'historiens, de collectionneurs et de peintres pour pousser à la réalisation d'un nouveau musée traitant de l'histoire des forces françaises. Cette société de la Sabretache obtient gain de cause en 1896 et ouvre aux Invalides un établissement dépendant du ministère de la Guerre. La forme prise par la muséographie offre une autre vision des collections de militaria. La présentation n'y est pas typologique mais thématique avec un souhait accru de mise en avant de figures de militaires célèbres. Porté sur le souvenir des grandes heures de l'armée française, le nouveau musée s'inscrit dans l'esprit de Revanche qui anime une grande partie de la population et établit un lien entre la période de la Révolution et du Premier Empire, portée en modèle de la réussite militaire française et l'armée contemporaine qui en est la digne héritière.

Les deux établissements se font ainsi face de part et d'autre de la cour d'honneur de l'Hôtel. Cet emplacement n'est pas neutre. Haut lieu de la représentation de l'Armée, gardien de tombeaux prestigieux, sa force mémorielle joue dans la reconnaissance des établissements qui l'habitent, a fortiori lorsque ceux-ci traitent de l'histoire de l'institution militaire. Ce rapport au bâtiment est une clé essentielle pour comprendre l'appréciation du musée de l'Armée par la population. Il explique également la perception que peut en donner la presse, le plus souvent attachée à décrire les commémorations qui s'y déroulent. Ce n'est que très progressivement que le musée fait oublier les Invalides, dont les pensionnaires disparaissent peu à peu au début du XXe siècle. L'architecture en elle-même est par ailleurs un déficit pour les présentations muséographiques, les cellules intérieures sont ainsi détruites pour laisser de longs espaces.

La cohabitation des deux musées est difficile. Le musée d'Artillerie, avait déjà pris en compte, avant 1896, l'aspiration de la population pour des présentations plus historiques ou mémorielles. L'exposition d'objets de beaux-arts ou plus anecdotiques, à l'image des souvenirs de Napoléon Ier, s'observe dès 1889 et l'installation d'un nouveau musée sur le

même site est mal perçu par la direction de l'Artillerie. La question de la répartition des dons est en particulier difficile à trancher.

Le rassemblement de 1905 va privilégier les idées développées par le musée historique de l'Armée. Le musée d'Artillerie maintient ainsi sa présentation mais les efforts muséographiques vont être portés essentiellement sur l'aile orientale de l'Hôtel des Invalides, encore inachevée à la création du musée de l'Armée et plus en prise avec les intérêts du moment. Le général désigné pour mener à bien ce regroupement est Gustave Niox, officier d'Etat-major connu pour ses enseignements sur la Géographie à l'Ecole de guerre.

La première guerre mondiale empêche Niox de mener jusqu'au bout l'installation du musée de l'Armée. Cependant, malgré la réduction de personnel et de moyens, le musée va connaître une certaine affluence durant les conflits et maintenir une forme d'activité scientifique. C'est en effet durant cette période qu'est publié le premier catalogue, consacré aux collections d'armures. Mais l'essentiel du travail du musée durant la période est lié au conflit en cours. Dans un premier temps le personnel participe à l'exposition des matériels pris à l'ennemi dans la cour d'honneur. Cette présentation attire un grand nombre de parisiens avides de nouvelles du front. Cette présentation n'est pas directement une initiative du musée mais il y participe activement. En revanche il est plus directement impliqué dans l'envoi de peintres auprès des combats et surtout dans l'exposition de leurs œuvres dans les salles. Ces présentations sont cependant temporaires et n'enrichissent que très peu les collections du musée.

Gustave Niox pressent cependant la nécessité de réaliser au plus tôt des salles consacrées au conflit en cours. Ainsi, dès 1915 il organise des espaces qui lui sont consacré. Le musée de la guerre n'est cependant ouvert qu'en 1921. Le propos de ces salles montre une évolution significative durant ces six années. L'idée première était de mettre en valeur le combattant, le conscrit, puis rapidement de décrire l'épreuve du feu si particulière du conflit, les tranchées, les gazs etc. Mais après 1918, le discours évolue vers une célébration de la victoire des alliés, mettant en avant les grands chefs et les différentes nations belligérantes, souvent donatrices des œuvres exposées. L'ambition affichée est de créer un lieu de mémoire de la Grande Guerre pour la Nation toute entière. Cependant, cette volonté trouve rapidement ses limites. L'expression de la mémoire du conflit met ainsi de côté les Invalides pour l'Arc de Triomphe et la tombe du soldat inconnu et surtout pour les villages et les lieux des combats. Ces limites se font sentir lorsque, par manque de moyens, les salles du musée de la Guerre se dégradent et nécessitent de jeter une partie des pièces.

Le musée de l'Armée n'est pas le lieu de commémoration de la Nation en Arme. Il participe aux cérémonies par la cession des drapeaux exposés dans le réfectoire Turenne de l'aile orient, il accueille les cérémonies funèbres des maréchaux et généraux, mais la mémoire qui y est célébrée est avant tout celle de l'institution militaire. Ainsi, lorsque le wagon où fut signé l'armistice est installé dans la cour d'honneur en 1921 sa présence est rapidement critiquée par le personnel scientifique du musée qui y voit une défiguration de l'architecture de l'Hôtel. Il ne reste que six ans à cet emplacement avant de partir pour la clairière de Rethondes. Le symbole du retour à la Paix ne trouve donc pas sa place au sein du panthéon des gloires militaires.

La période de l'Entre-deux guerre est un moment décisif pour la constitution du projet scientifique du musée de l'Armée. Ne bénéficiant que de peu de subsides de la part du ministère de la Guerre, l'établissement connaît dans un premier temps une période de dégradation de ses espaces au point de décourager les donateurs. Obtenant son autonomie financière en 1928, qui lui permet notamment de bénéficier du produit des ventes de tickets d'entrée, il entreprend un grand chantier de rénovation de ses salles. Pour ce faire le musée reconstitue un conseil scientifique en y adjoignant des professionnels du ministère des Beaux-arts et des personnalités du monde civils, en particulier de grands collectionneurs d'armes et d'uniformes. Une sélection est alors opérée au sein de la collection, ainsi que dans les acquisitions. D'un établissement mémoriel, servant au rassemblement de la Nation autour de son Armée, le musée propose une présentation plus typologique et proche d'une collection privée. Sans négliger la mémoire de l'institution, qui dispose d'espaces dédiés, la salle des drapeaux et la salle d'honneur, le musée s'attache désormais à présenter ses collections chronologiquement et par type d'objet. Cette nouvelle autonomie permet également de retrouver un rythme régulier d'acquisition complétant la nouvelle muséographie. L'acquisition en 1928 de l'ensemble d'armes et d'uniformes de la famille Ney d'Elchingen marque ainsi ce renouveau.

Le musée de l'Armée qui se développe durant les années Trente pose ainsi les bases d'un fonctionnement qui perdure jusqu'aux transformations du début du XXIe siècle. Mieux reconnu au sein des instances muséales, françaises et étrangères, plus perméable aux influences venues du monde civil, il adopte un concept de musée militaire fortement influencé par les collectionneurs privés. La Seconde Guerre mondiale n'apparaît ainsi que comme une parenthèse dans cette évolution. Le réaménagement des salles au cours des années soixante, notamment par le colonel Dugué MacCarthy, conservateur du département moderne, en lien avec le collectionneur Jean Brunon, n'est en fait que le prolongement des idées développées

avant le conflit. Cet attachement à la série d'objet est par ailleurs le fondement de la critique des salles à la fin des années quatre-vingt dix qui souhaite remettre en avant un discours sur l'histoire générale de l'armée que les pièces viendraient illustrer.